L'AUTOFICTION: UN GENRE LITTÉRAIRE « FÉMININ » ?

Ștefan FIRICĂ
Université de Bucarest
stefanfirica@yahoo.com

Abstract:
This paper aims to discuss the connection between the concept of "autofiction" and the gender category of the "feminine", by looking back at the interwar distinction between "masculine" and "feminine" literatures, active in several European cultural spaces. There are more meanings assigned to the "feminine", in the critical discourses on "autofiction" emerged in the latest decades, out of which we singled out three: the literal, the cultural (or the metonymic), and the literary (or the metaphorical). Last but not least, a connection between the Romanian autofiction and the globalized literary phenomenon will be sketched out, in terms of themes tackled by the writers and critics.

Keywords:
Autofiction, identity, feminine, literary canon, Romanian literature

1. Introduction. Une « préhistoire » de l'entre-deux-guerres

La catégorie du « féminin » entre dans le premier plan du discours critique roumain de l'entre-deux-guerres en même temps que les grandes constructions idéologiques de E. Lovinescu. Voici la manière dont on commente la littérature de Hortensia Papadat-Bengescu, par recours à une série de représentations, si non stéréotypies, du genre:

«Ce pouvoir d'analyse, et, à la fois, l'analyse sincère jusqu'au cynisme envers le phénomène de l'âme et, dans l'espèce, envers la féminité, enlève la littérature de l'écrivaine du romantisme et du subjectivisme habituel de la littérature féminine qui se débat entre l'explosion lyrique et l'exubérance sensorielle de la comtesse de Noailles, par exemple, et du sentimentalisme vaporeux et de la sensiblerie discrète de la plupart des écrivaines. La passion est accompagnée par l'intérêt scientifique de la connaissance à travers la dissection des sentiments jusqu'à leurs dernières

BDD-A20378 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:18:31 UTC)

adhérences. Bien que le matériel soit exclusivement féminin, l'attitude de l'écrivaine reste, donc, masculine, sans sentimentalisme, sans tendresse, même sans sympathie, partie de la soif de connaissance pure et réalisée en éliminant la mièvrerie, à travers des processus scientifiques rigoureux, ce qui constitue une note différentielle par rapport à l'ensemble de la littérature féminine.»[1]

On comprend ainsi que le langage du critique oscille entre deux acceptions du terme en cause. D'une part, « féminine » peut être la littérature écrite par les femmes (telles comme Anna de Noailles ou Hortensia), ou, d'une autre part, une certaine catégorie esthétique *sui generis* obtenue à travers une démarche intuitive, inductive d'abstraction. En mettant bout à bout les différents textes de *Istoria literaturii române contemporane* (*Histoire de littérature roumaine contemporaine*) et de *Critice (Critiques)* qui accrochent la question, on peut reconstituer l'opposition binaire entre deux types littéraires qui sont les vertèbres d'une vision entière : *subjectif-lyrique-personnel-féminin-intérieur-sentimental-romantique* vs. *objectif-épique-impersonnel-masculin-extérieur-analytique-réaliste*. De plus, le mentor du magasin littéraire *Sburătorul* postule un fatal et organique mouvement de translation de la première série vers la deuxième (énoncée sous la forme de la loi d'évolution de la prose littéraire du « subjectif » vers « objectif »). Il y a donc dans l'idéologie littéraire de Lovinescu une hiérarchie implicite des formules roumaines, malgré la bien connue ouverture empirique du critique vers une multitude d'écritures et d'étalons narratifs. La typologie de Lovinescu, la plus articulée dans l'espace littéraire roumain de l'entre-deux-guerres, consonne avec d'autres dichotomies formulées approximativement dans le même temps : « création » vs. « analyse » (G. Ibrăileanu), le roman « balzacien » vs. « proustien » (G. Călinescu), « le roman roman » vs. « psychologique » (Vladimir Streinu).

Une taxinomie apparentée circule dans la littérature française des mêmes années. Albert Thibaudet discuta en 1925 dans un essai, *Le liseur de romans*, sur la distinction entre « l'ordre masculin et l'ordre féminin », ou

[1]E. Lovinescu, 1973, *Istoria literaturii române contemporane (Histoire de la littérature roumaine contemporaine)*, en *Scrieri (Ecritures)*, Ediție de Eugen Simion, vol. V, București: Editura „Minerva", p. 241.

BDD-A20378 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:18:31 UTC)

« le dorique et le ionique »[2] . Le premier type s'occupe de l'aventure, met en mouvement une machine épique impressionnante engrainant une armée de personnages et qui a son origine dans les anciennes épopées et chants de geste que l'auteur ramasse sous l'intitulé de littérature « routière ». L'autre descend de la littérature de courtoisie lue dans les chambres des dames et qui parle surtout sur les histoires du cœur et, dans l'époque moderne, se transforme dans la prose d'analyse des complexes sentimentaux. De l'approche de l'auteur de la *Physiologie critique*, ne manque que le dénivellement axiologique des deux catégories, plus clairement marquée par Ibrăileanu, Lovinescu, Streinu ou Călinescu.

2. Débats, dans les années 2000

La prose de l'entre-deux-guerres, subjective/ analytiques/ ionique/ « féminine » avec des sources autobiographiques, qui avait trouvé un modèle universel reconnu dans le roman-fleuve proustien, sera redimensionnée dans les années 2000 lorsqu'un nouveau genre s'envisage à l'horizon, de plus en plus visible, suivant le programme tracé par Serge Doubrovsky, dans le para-texte de son roman *Fils* (1977), et les recherches théorique de Philippe Lejeune autour du « pacte autobiographique » (1975). Les débats autour de ce concept sont ardents, donnent l'occasion d'un processus littéraire à grand retentissement en 2005[3], ne cessent pas plus tard et avancent sur plusieurs fonts thématiques : rhétorique (sur la rémanence de la figure de l'auteur dans le texte, hypothèse située à l'antipode des discours structuralistes et poststructuralistes sur « la mort de l'auteur »), juridique (sur la légalité ou l'illégalité de la violation de l'intimité des autres personnes-personnages fixés dans les textes), psychanalytique (sur le rôle de cet exercice scriptural dans une éventuelle cure thérapeutique). Le poids des trois dimensions varie au fil du temps : tout d'abord, le coté psychanalytique est considéré définitoire, plus tard l'accent est mis sur les aspects concernant la jurisprudence. Doubrovsky conçoit son roman de l'année 1977 comme un carnet de rêves, adjuvant dans le traitement administré par le thérapeute néo-freudien Robert U. Akeret et insiste, ensuite, sur la concomitance entre

[2] Albert Thibaudet, 1925, *Réflexions, Le Liseur de romans*, Paris: G. Crès & Cie, pp. 1-13.
[3] Voir le débat « L'autofiction en procès », en *Le Magazine Littéraire*, No. 440, Mars 2005.

BDD-A20378 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:18:31 UTC)

la production du texte et l'expérience de l'analyse[4]; dans les années 2005-2007, Augusten W. Burroughs se confronte avec un processus de calomnie à la suite duquel il est obligé à attacher au roman un *disclaimer* et à renoncer au sous-titre de « mémoires », sur demande de la partie endommagée[5]; quant aux questions narratologiques ou pragmatiques, elles font l'objet de nombreuses communications scientifiques dédiées aux genres de l'autobiographique tout au long des décennies '80, '90 et 2000[6]. L'étiquette est appliquée aussi de façon rétrospective, l'autofiction cherchant des prédécesseurs, pour se légitimer symboliquement. Hugues Pradier, le directeur éditorial de *La Pléiade*, désigne Gide comme « le plus modern des classiques » et le considère l'anticipateur du «nouveau roman » et de l'autofiction[7]. Colette est traitée comme pionnière du genre, dans une démonstration ayant à la base une thèse de doctorat (écrite par Stéphanie Michineau). En revanche, les chercheurs évitent d'inclure Marcel Proust dans le même espace autobiographique, peut-être à cause d'un recule face à son statut d'écrivain canonique de la modernité et face à la dimension monumentale du roman *A la recherche du temps perdu.*

Au-delà des variations terminologiques et différends théoriques, le concept est, à son origine, une construction française, sur l'autofiction (nominale ou a-nominale) / quasi-autofiction / auto-narration / auto-fabulation / auto-essai, en écrivant, après Serge Doubrovsky et Philippe Lejeune, Gérard Genette, Jacques Lecarme, Philippe Gasparini, Vincent Colonna, Philippe Vilain, Stéphanie Michineau, Isabelle Grell, Arnaud Schmitt, Marie Darrieussecq, Marie Nimier et d'autres. Selon l'angle d'ouverture choisi par les chercheurs, l'autofiction peut varier entre le modèle global de Colonna (comprenant même *Divina Commedia*) et la version minimale soutenue par Doubrovsky (pour lequel le pacte nominal reste toujours une condition *sine qua non*). Sur les listes d'auteurs français,

[4] Serge Doubrovsky, 2008, *Autobiographie/vérité/psychanalyse*, apud Philippe Gasparini, *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris: Éditions du Seuil, p. 54.
[5] D'autres cas d'autofictions comparus devant les instances sont cités par Isabelle Grell, 2014, *L'autofiction*, Paris: Armand Colin., p. 61-62.
[6] Une recherche d'une perspective surtout narratologique-pragmatique, envisageant une histoire des polémiques de ce point de vu est trouvé à Arnaud Schmitt, 2010, *Je réel / je fictif. Au delà d'une confusion postmoderne*, Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.
[7] Jean-Claude Perrier, « *André Gide* », *Le Magazine Littéraire*, No. 484, Mars 2009, p. 69.

BDD-A20378 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:18:31 UTC)

parmi les plus cités noms, on compte : Christine Angot, Marie Darrieussecq, Chloé Delaume, Annie Ernaux, Hervé Guibert, Camille Laurens, Catherine Millet, Patrick Modiano. Mondialisée, l'autofiction s'est étendue en Europe (l'Espagne, l'Italie, les pays germanophones), en Amériques (les Etats-Unis, les Caraïbes, le Brésil), en Asie (le Japon, la Chine, l'Océan Indien), en Afrique (l'Algérie, le Liban, le Rwanda, l'Afrique du Sud). Une liste plus complète des zones géoculturelles où la pratique littéraire a été naturalisée est établie par la créatrice de la plate-forme autofiction.org Isabelle Grell[8], dans une étude de l'année 2014 aussi succincte qu'appliquée. Elle admet parfois la coexistence d'autres traditions locales plus vieilles, comme dans le cas du *self-fiction* américain et du « roman du soi » japonais (*watakushi shôsetsu*). Il est, tout de même, étonnant que la chercheuse française ne mentionne qu'une seule fois et en passant l'espace littéraire roumain, en parlant du cas particulièrement spéciale de Herta Müller, écrivaine biculturelle et bilingue. Or, depuis plus de dix ans, quand a commencé la publication massive de jeunes écrivains de la « génération 2000 » (par exemple, dans la prestigieuse collection « Ego. Proză » de Polirom), l'autofiction a fait des vagues dans la littérature roumaine et a eu un écho dans les environnements académiques, où elle a trouvé des promoteurs et détracteurs proéminents. Certains auteurs, ayant remporté des prix littéraires ou bourses de création, ont été traduits dans des langues de circulation internationale. La réception du phénomène est passée elle-même au-delà de l'inévitable superficialité des chroniques d'accueil, les approches théoriques consistantes venant en temps utile (*Ultimele zile din viața literaturii* par Alexandru Matei – 2008, *Carte de identități* par Florina Pîrjol – 2015) et disséminant, avec un louable froideur analytique soit des aspects conceptuels français, soit des particularités locales roumaines. Parmi ceux qui font de l'autofiction, dans un sens plus large ou plus limité, on compte : Ioana Baetica, Ioana Bradea, Dragoș Bucurenci, Ionuț Chiva, Vasile Ernu, Filip și Matei Florian, Claudia Golea, Alina Nedelea, Ioana Nicolaie, Cezar Paul-Bădescu, Adrian Schiop, Dan Sociu, Sorin Stoica, Elena Vlădăreanu. Ils, ou, au moins une partie d'entre eux, sont placés dans la traîne des précurseurs connus inclusivement à l'échelle européenne, tels que Radu Cosașu, Mircea Cărtărescu, Simona Popescu. D'autant plus, depuis peu de

[8] Grell, *op. cit.*, pp. 95-107.

BDD-A20378 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:18:31 UTC)

temps, on a commencé à parler des romans d'analyse psychologique autobiographique de l'entre-deux-guerres comme d'un certain type de proto-autofiction, les noms les plus trafiqués étant Mircea Eliade, C. Fântâneru, Anton Holban ou Mihail Sebastian. Loin d'être une mode du hasard, l'autofiction roumaine représente un phénomène caractéristique aux cultures est-européennes postcommunistes et pré-consuméristes, qui devrait avoir sa place sur toute carte globale qui ambitionne de surprendre, à travers des *zooms télescopiques,* les divers reliefs locaux.

3. « Féminité » de l'autofiction

Une des récurrences des approches théoriques c'est la tendance d'attribuer au phénomène de l'autofiction une identité du genre. Comme l'association des idées apparaît à la fois dans l'espace français et dans l'espace roumain[9], on doit discerner entre plusieurs niveaux sémantiques du « féminin » tels qu'ils apparaissent dans les discours sur l'autofiction, de façon explicite ou implicite.

1. *Le sens littéral,* emprunté des études du genre, est présent surtout dans la critique française, stimulé par la circonstance fortement débattue qu'un volume considérable d'autofictions est écrit par les femmes. Ainsi, l'autofiction offrirait des représentations crédibles de l'érotique, de la grossesse, de la période après l'accouchement, de la maternité, de l'avorte, du cancer du sein et d'autres moments d'accent qui contribuent à la construction de l'identité/ des identités féminine(s). On peut reprocher à cette acception dénotative qu'elle déconsidère ou diminue l'apport de l'autofiction écrite par les hommes, minoritaire dans l'espace français, mais abondamment illustrée dans des autres espaces (parmi lesquels l'espace roumain).

2. Dans un *sens culturel (métonymique)*, « le féminin » représente toutes les voix « subalternes » et contestataires qui s'opposent aux structures dominatrices « masculines ». Il désigne donc, le paradigme de la pensée « faible » postmoderne et postcoloniale, qui a émergé, dans les dernières décennies, dans tous les compartiments de la vie sociale-culturale occidentale (et pas seulement occidentale). Les exemples des textes qui

[9] idem, chap. «L'autofiction, une écriture féminine», pp. 31-32; Florina Pîrjol, 2015, *Carte de identități (Livre d'identités)*, Iași: Editura Polirom, chap. «Autoficțiunea: antigen, ambigen? În loc de concluzie» («Autofiction: antigène, ambigenus? En lieu de conclusion»), pp. 245-250.

BDD-A20378 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:18:31 UTC)

expriment la désobéissance aux formes d'oppression symbolique ou politique abondent dans le livre d'Isabelle Grell et dans d'autres œuvres pareils. Voici une liste incomplète des thèmes tabou, assumés de façon identitaire dans les autofictions : la homosexualité et le syndrome immunodéficitaire, (le français Hervé Guibert), la homosexualité dans une culture qui l'incrimine pénalement (le marocain A. Taïa), la politique anti-apartheid (le sud-africain J. M. Coetzee), la féminité, l'africanité, la négritude (l'algérienne Assia Djebar, la djiboutienne Leila Anis, le sénégalais Cheikh Hamidou), le traumatisme génocidaire et post-génocidaire (les rwandais Réverien Rurangwa et Scholastique Mukasonga), le traumatisme post-atomique après Hiroshima et Nagasaki (le japonais Yoko Ôta), l'anti-franquisme (l'espagnol Javier Marías), l'anti-berlusconisme (l'italien W. Siti), la condition de l'ethnique minoritaire sous le communisme et de l'immigrant à l'Occident (l'allemande Herta Müller et la suisse-hongroise-roumaine Aglaja Veteranyi) etc. La tendance contemporaine serait celle de récupérer les « marges » (identités exploitées, sexualités « hérétiques » etc.) dans un monde postmoderne, postcoloniale, de ré-signifier des domaines culturels qui ont été poussés vers les périphéries, sinon dans les zones « mal famées » des sous-cultures.

3. Dans un *sens littéraire (métaphorique)*, l'autofiction a été étiquetée come une pratique « féminine », i.e. qui transpose les parties « moelleuses » de l'être, les vulnérabilités, les crises et les failles personnelles, regardées par la lentille parfois effrayante et déformatrice de l'introspection. Ce qui présuppose une certaine écriture subjective et impudique, intime-intériorisée et froid-clinique, autobiographique et (psych-)analytique. L'opposition de l'entre-deux-guerres « féminin » / « masculin », comme immersion en/ détachement de soi-même, que nous avons reconnu chez Thibaudet, Lovinescu, Ibrăileanu, Călinescu ou Streinu, n'est pas loin ; ni le corolaire valorisant, qui apparaît souvent dans les cultures fondées sur le principe de l'esthétique, de la distinction entre les artistes battus par/ vainqueurs sur leur faiblesses humaines-trop-humaines. Une écrivaine comme Annie Ernaux ne laisse pas échapper le potentiel axiologique de la polarité « féminin » / « masculin », implicite dans les définitions plus ou moins poétiques de l'autofiction, ayant pour effet la poussée subtile du genre vers les marges d'un canon fondamentalement « fort », « masculin » :

« Je n'ai jamais entendu le mot 'autofiction' à propos de Philip Roth, Philippe Sollers, Jean Rouaud, Emmanuel Carrère, Frédéric-Yves Jeannet etc. [...] Tout se passe très subtilement comme si l'autofiction était principalement un genre féminin, avec un côté sentimentalo-trash,

BDD-A20378 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:18:31 UTC)

narcissique, façon détournée, inconsciente, d'assigner aux femmes leur domaine, leurs limites en littérature. »[10]

4. Conclusions

La construction conceptuelle de l'autofiction n'est pas étrangère de ces ambiguïtés, dérivées des anciennes hiérarchies camouflées dans les structures mentales/ linguistiques de profondeur, qu'elle, au lieu de dissimuler, exhibe et soumet à l'analyse. D'ici, les multiple côtés subversifs du genre : qui donne voix aux identités réduites au silence ou marginalisées dans les différents régimes politiques, plus ou moins autoritaristes ou libérales, qui contestent la légitimité de tout canon artistique, en niant le principe génératif de l'autonomisme esthétique. A présent, il faut comprendre l'autofiction comme un des phénomènes caractéristiques de contrebalance des tensions centripètes existantes à l'intérieur de tout système politique, culturel ou littéraire.

Acknowledgement:

This paper is supported by the Sectorial Operational Programme Human Resources Development (SOP HRD), financed from the European Social Fund and by the Romanian Government under the contract number SOP HRD/159/1.5/S/136077.

Bibliographie

GASPARINI, Philippe, 2008, *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris: Éditions du Seuil.

GRELL, Isabelle, 2014, *L'autofiction*, Paris: Armand Colin.

Le Magazine Littéraire, No. 484, Mars 2009.

Le Magazine Littéraire, No. 440, Mars 2005.

LOVINESCU, E., 1973, *Scrieri (Ecritures)*, Ediție de Eugen Simion, vol. V, București: Editura „Minerva".

PÎRJOL, Florina, 2015, *Carte de identități (Livre d'identités)*, Iași: Editura „Polirom".

SCHMITT, Arnaud, 2010, *Je réel / je fictif. Au delà d'une confusion postmoderne*, Toulouse: Presses Universitaires du Mirail.

THIBAUDET, Albert, 1925, *Le Liseur de romans*, Paris: G. Crès & Cie.

[10] apud Grell, *op. cit.*, p. 31.

BDD-A20378 © 2015 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:18:31 UTC)